

Femme de cœurs

C'est en chirurgienne pas comme les autres que Vicky Krieps évolue devant la caméra de la cinéaste japonaise Naomi Kawase.

AURÉLIEN CABROL

★★★★☆

Ce fut la grande absente du dernier Festival de Cannes, alors même qu'elle y avait remporté la Caméra d'or en 1997 pour *Suzaku* et dix ans plus tard le grand prix avec *La Forêt de Mogari*. Naomi Kawase, également autrice du savoureux *Les Délices de Tokyo* (2015), revient sur les écrans avec ce douzième long-métrage de fiction, *L'illusion de Yakushima*.

Comme elle l'a souvent fait dans ses films précédents, elle y mêle un récit inventé avec des moments quasi documentaires. Ici, c'est l'histoire de Corry (Vicky Krieps, toujours exceptionnelle de mystère profond et de charme immédiat), docteure française, spécialiste de la transplantation cardiaque chez l'enfant, qui vit et exerce à l'hôpital de Kobe. Elle vit avec Jin, son compagnon, rencontré lors d'une randonnée pédestre sur l'île de Yaku, qui décide un jour de s'évaporer dans la nature sans explication. Mais le volet intime et amoureux du scénario, en dépit de quelques moments de grâce, laisse progressivement la place à la volonté manifeste de s'intéresser à la dimension médicale du personnage principal.

Une autre définition de la mort

Pour des raisons à la fois philosophiques et morales ancestrales, le Japon n'est pas à l'aise avec la pratique occidentale de la transplantation chirurgicale. Il est ainsi très difficile d'y trouver des donneurs d'organes, et les chiffres que l'on entend à ce sujet dans le film font froid dans le dos. À travers le personnage de Corry, Kawase transforme inéluctablement son film en une plongée passionnante dans cette culture si différente de la nôtre : la définition du moment de la mort n'est pas la même qu'en Europe et cela change tout ou presque.



Au Japon, la spécialiste de la transplantation doit faire face au tabou culturel qui entoure la greffe.

En situant son récit réaliste dans un service pédiatrique, la cinéaste renforce évidemment la charge émotionnelle de son propos, sans jamais tomber pour autant dans un pathos excessif. Les débats entre les médecins japonais et l'héroïne qui tente de les convaincre de surmonter leurs préjugés afin de sauver des vies sont assurément d'une grande intensité. À cela, il faut ajouter une autre dimension habituelle chez la cinéaste : l'attention extrême qu'elle porte à la nature, regardée avec infiniment de respect et de vigueur. Une

nature tantôt apaisée et idyllique, comme lors de la première rencontre amoureuse de Corry et de Jin, tantôt déchainée et inquiétante quand un ouragan menace de remettre en question une opération chirurgicale vitale. Kawase nous rappelle ainsi le fragile équilibre qui règne à tout instant entre notre environnement et nous. ■

L'illusion de Yakushima, de Naomi Kawase, avec Vicky Krieps, Kan'ichiro, Ojiro Nakamura, Misaki Kakano. 1h52. Sortie mercredi.



SOUVENIRS DE GUERRE

★★★★☆

Diffusé cette année pour la première fois dans les cinémas français, alors qu'il a été tourné en 1989, ce film du réalisateur britannique Derek Jarman, mort en 1994, n'est pas la simple mise en images de l'œuvre somptueuse de Benjamin Britten *War Requiem*, dont il porte le titre. Le cinéaste aurait pu se contenter d'illustrer cet oratorio, créé en 1963 et qui raconte les horreurs de la Première Guerre mondiale, à travers les souvenirs d'un vieillard ancien combattant devenu impotent. Mais c'était compter sans la singularité de ce cinéaste qui adapta notamment Shakespeare au cinéma et donna son premier rôle à Tilda Swinton, que l'on retrouve ici également, au côté de Laurence Olivier dont ce fut la dernière apparition sur grand écran. Le résultat est plus que saisissant. Fort de ce casting d'exception, Jarman mêle fiction et images d'archives pour mieux coller à la musique de Britten et restituer son ampleur funèbre. Passant sans cesse du présent au passé, *War Requiem* s'impose comme un film majeur au sein des œuvres classiques portées à l'écran, une catégorie qui compte peu de vraies réussites. AU.C.

War Requiem, de Derek Jarman avec Nathaniel Parker, Tilda Swinton, Laurence Olivier, Patricia Hayes. 1h32. Sortie mercredi.

LA MUSIQUE ADOUCIT LES MERS

★★★★☆

Rone, compositeur français de musique électronique, a beaucoup à voir avec le silence. Dans le ravissant documentaire *La Baleine et le Musicien*, il s'en explique : par son art ou à l'écrit, il communique bien mieux que par la parole. La voix de ce musicien autodidacte n'est pas un instrument et il ne trouve pas toujours les mots. Sa surprise est ainsi touchante lorsqu'il découvre plusieurs vidéos de marins qui, toutes, montrent un même phénomène étrange : lorsque sa musique est jouée à la surface des mers, des baleines se manifestent. Sa musique « parlerait » donc à ces cétacés, eux-mêmes connus pour « chanter » ? L'idée mérite d'être creusée et c'est donc à bord d'un voilier d'exploration et de sauvegarde de l'environnement et accompagné de scientifiques, parmi lesquels un bioacousticien, que Rone va plonger micros et haut-parleurs sous la surface de l'océan Indien.

Il module les fréquences, recherche des tonalités communes, sature et distord les sons, expérimente. Objectif : établir par la musique, supposée langage universel, une communication et, peut-être, créer avec ces mammifères marins.

D'abord enthousiaste, Rone va se heurter à des questions qu'il n'avait pas anticipées. Les sons et mélodies qu'il envoie aux baleines risquent-ils de les perturber ? Quelles seront leurs réponses ? Est-il, ici, vraiment à sa place ? Derrière le fameux musicien, on découvre alors Erwan Castex, son nom à la ville, artiste ambitieux autant que naïf, humain si aimable mais si insignifiant dans l'immensité du monde océanique. La poésie fragile de *La Baleine et le Musicien*, qui raconte avec délicatesse les limites émouvantes d'une rencontre entre l'homme et l'animal, touche ainsi en plein cœur. M.-A.G.

La Baleine et le Musicien, de Valentin Paoli, avec Rone. 1h23. Sortie mercredi.

